



HAL
open science

Sciences, musiques, Lumières : Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet

Irène Passeron

► **To cite this version:**

Irène Passeron. Sciences, musiques, Lumières : Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet. 2002. hal-00362330

HAL Id: hal-00362330

<https://hal.science/hal-00362330>

Submitted on 17 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Il faut que cet arbre se ramifie...

Suivant les préceptes de l'*Encyclopédie*, ces mélanges sont l'œuvre d'une " société de gens de lettres & d'artistes, épars, occupés chacun de sa partie, & liés seulement par l'intérêt général du genre humain, & par un sentiment de bienveillance réciproque ". Mais, parce que ces *Mélanges*, genre cher à D'Alembert, sont dédiés à Anne-Marie Chouillet et non à un quelconque monarque ou protecteur présumé, ils reflètent également toute l'amitié, voire la connivence intellectuelle partagée par ses auteurs, qui, sur le travail minutieux et patient de recherche dans les archives, qui, sur la curiosité et l'érudition transgressant allègrement les traditionnelles frontières disciplinaires, voire les habitudes heuristiques. N'est-ce pas à l'ouverture d'esprit d'une mathématicienne dix-huitiémiste que nous devons l'organisation d'un colloque analysant l'outil qu'est l'usage de l'*Encyclopédie* sous sa forme numérique, ayant abouti à une critique constructive et argumentée (*Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n°31-32) ? Dans cette pensée en mouvement, l'esthétique n'est pas aux antipodes de la mise en réseau et la musique " en pratique " n'est pas par hasard au centre de notre hommage.

Jacques Chouillet, dans un bel éditorial des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* dont j'ai dérobé le titre, lui-même emprunté à l'article " Encyclopédie ", admirait l'habileté de Diderot, dénouant les différents ordres encyclopédiques offerts au lecteur, rameaux recomposables à l'envi, et dégageant néanmoins une figure toujours plus claire de l'homme et du monde. Il invitait à tisser entre des éléments épars, mais pas éparpillés, des " fils qui ne soient pas l'effet du hasard et de l'arbitraire ".

Ici, rien n'est plus facile, et l'on pourra reconnaître dans les textes qui suivent de grands airs de famille : des travaux sur Diderot, sur D'Alembert, sur Condorcet, des études sur des correspondances, des journaux, mais aussi des mises au point biographiques ou historiographiques qui répondent aux travaux d'Anne-Marie Chouillet, utilisant les outils qu'elle a généreusement mis à la disposition de la communauté des dix-huitiémistes, ou tout simplement un de ces petits indices dont les enquêteurs sont friands pour remonter leurs chaînes causales.

Mais un tel hommage ne pouvait s'ouvrir que sur une invite à suivre les sentiers qui bifurquent, les entrelacs que dessine un de ces dits " fils de lacs " : " fil à trois bouts & fort,

servant à arrêter par un entrelacement successif & déterminé, toutes les cordes que la liseuse a retenu avec l'embarbe, en lisant ou projetant le dessein sur le semple. ”

Un de ces fils, par exemple, bouclé suivant le nœud dit de l'archiviste, pourrait avoir scellé les cartons poussiéreux qui illuminent toujours le regard de l'historien(ne), même si elle en a vu d'autres. Quelques uns de ces cartons, liasses ou forts volumes in-4°, s'ouvrent dans cet ouvrage sur des trésors qui n'ont de sens que mis en ordre et en contexte : ainsi, conjugant l'art de l'astronomie et de l'histoire, la chercheuse saura remettre dans un ordre cohérent les feuillets d'une théorie inédite de la Lune de D'Alembert grâce à la correspondance du rival Euler et de l'ami Cramer (Michelle Chapront, p.557). Mais elle pourra aussi partir en chasse des papiers perdus de la Société patriotique bretonne, pour éclairer les liens entre Georgelin, son “ projet ”, D'Alembert et Condorcet (Annie Geffroy, p.).

Si l'on reste sur le fil de lisse de l'archive inédite, d'autres perles suivront, depuis le rôle d'armement du *Léopard* qui révèle la véritable identité de l'auteur du *Nouveau voyage fait au Levant*, (Jean-Daniel Candaux, p.), jusqu'à ce rapport anonyme adressé au chancelier pour dénoncer les censeurs royaux, plus révélateur de l'irrationalité de la censure que de sa systémativité (William Hanley, p. 543). Au passage, nous saurons enfin si, oui ou non, l'*Encyclopédie* a été lucrative pour ses éditeurs grâce à l'inventaire après décès de Briasson (Frank A. Kafker, p. 537), nous apprendrons en souriant que c'est Kaunitz qui bénéficia de l'affirmation voltairienne du 26 octobre 1768 selon laquelle il allait renoncer “ à toutes les variétés du monde, brillantes ou vernies ” (Sergueï Karp, p. 533), et que les bastonnés ne sont pas toujours les victimes des satires nommées calottes (Henri Duranton, p. 525).

Si l'on bifurque du carton 4973 des archives départementales de l'Ille-et-Vilaine contenant des lettres de Condorcet de 1785, au carton 284 AP2 des Archives nationales, on trouve des manuscrits économiques de Sieyès rédigés entre 1770 et 1775. Son schéma social de division en classes s'avère irréductible à celui proposé par Condorcet, ce qui peut alors être rapproché de leurs définitions antagonistes de la représentation politique (Marcel Dorigny, p. 257)

Sous les fils de l'archive, nous pouvons donc voir apparaître la trame, celle sur laquelle les historiens et les philosophes construisent leurs argumentations et leurs variations inférentielles. Les modalités idéologiques selon lesquelles les définitions de la structure sociale se sont mises en place se croisent ici, comme dans l'analyse historique, avec celles

qui gouvernent la définition de l'individu et de sa représentation sociale : le milieu du dix-huitième siècle voit ainsi s'élaborer sous la plume de Montesquieu une forme d' " exotisme intimiste " (Suzanne Rodin Pucci, p. 269), notion qui met en évidence les infiltrations réciproques des représentations du patriarcat. De la même façon, le *De senectute* de Madame de Lambert fait se rencontrer diverses idées de soi dans la visée identitaire de la femme âgée qui peut alors se penser dans la continuité, voulant " faire un plan et le suivre avec fermeté " (Joan Hinde Stewart, p. 311).

Cette étrangeté à soi-même qui permet de parler des autres en parlant de soi est le creuset où se façonne la fascination pour le *Neveu de Rameau*. Marx écrit ainsi à Engels pour le plaisir de parler de Diderot ou pour mieux dire, pour le plaisir de citer Hegel lisant Diderot : " le déchirement de la conscience [du Neveu] [...] est l'éclat de rire sarcastique sur l'existence aussi bien que sur la confusion du tout, et sur soi-même ". L'enjeu de cette lecture ramifiée est-il alors le " nom de la chose " ? (Jacques d'Hondt, p. 281)

Cette définition riche et contrastée de l'individualité au dix-huitième siècle passe parfois par une exacerbation des sens, irrités par la promiscuité urbaine, tels l'odorat dans les ruelles parisiennes inondant Mercier de leurs sanies sociales (Roland Mortier, p.), ou au contraire enflammés par les occasions de joutes amoureuses dont la campagne est avare. En cette époque de polémiques, et plus particulièrement de polémiques épistolaires, il faut se demander si la guerre des sexes livrée par lettres interposées relève du même ordre d'antagonisme social. Si, comme l'affirme le vicomte de Valmont, " pour aller vite en amour, il vaut mieux parler qu'écrire ", alors l'art de la distance rend peut-être dangereusement égaux les partenaires (Michèle Crampe-Casnabet, p. 291). La conjugaison délicate de l'amour et de la philosophie échoue parfois et le sublime de Rome ne suffit pas à Corinne pour éloigner Nelvil de l'Angleterre (Gabrielle Chamarat, p. 373).

Si le fil ténu de l'équilibre amoureux court à travers ces hommages, c'est sans doute parce qu'il s'agit de l'analyse des liaisons, dangereuses ou pas, de ce petit " et " qui fonde le " nous " unissant Denis Diderot à Sophie Volland dans la fusion érotique, " vous anéantissez tout dans mon cœur ", cependant distanciée par le regard étranger à soi dont il a été question plus haut: " il est de l'esprit comme de l'œil, il ne se voit pas (Paolo Quintili, p. 319).

Mais que voit le rêveur chez Diderot, comment se mettent en abyme fables et vérités ? Dans le jeu de miroirs du *Rêve de D'Alembert*, connaissance et récit, " extravagance " et

“ philosophie la plus profonde ” dialoguent librement. Ici se jouent à la fois l'unité et la continuité du moi, comme “ l'expérimentation ironique de l'autre en soi ” (Pierre Chartier, p. 145). Le lecteur des *Mélanges* pourra, parvenu à ce point, s'asseoir sur le bord du chemin et se demander, comme Jacques le fataliste, “ est-ce que l'on sait où l'on va ? ”. Devant lui s'ouvrent plusieurs possibilités : porté par les muses, il peut “ suivre le fils ” et musser en musique avec Denis Chouillet, Olivier Dejours, ... (p.).

Mais puisque “ le plaisir en général consiste dans la perception des rapports ” (p. 118) le lecteur peut aussi continuer en libertinage, dans cette tension entre désir et dévoration qu'est la curiosité de savoir. Que reste-t-il de cette tension, en particulier lors d'une traduction, lorsque les rapports changent entre les composantes sémantiques et structurelles de la langue ? (Siemek, p.) Le débat sur la nature des certitudes se reflète dans les techniques discursives, en particulier dans les récits enchâssés (O'Neal, p.) Cette forme de dialogue est propre à Diderot, liant imagination et matérialisme, dans une mise scène conflictuelle et passionnelle de la pensée. (Marc Buffat, p.)

Le lecteur aventureux peut enfin tenter le hasard, c'est-à-dire tenter de penser le désordre, d'en prendre la mesure diderotienne (Huguette Cohen, p. 431), puis suivre le fil reposant de l'ordre analytique : celui du développement symbiotique, entre la fin du XVII^e siècle et la fin du XVIII^e siècle, de l'astronomie et de la physique mathématisée, dans ce que Lagrange appellera une “ mécanique analytique ” et Laplace une “ mécanique céleste ” (Jean-Claude Pecker, p. 413). “ Newton français ”, Laplace ne se voulait héritier que de l'auteur des *Principia*, et de la loi de la gravitation universelle, loin de sa philosophie naturelle (Roger Hahn, p. 443). Peut-être malgré lui, voilà le lecteur revenu aux mathématiques et à D'Alembert, celui qui disait à Madame Du Deffand “ la géométrie est ma femme ”, et dont la pensée du probable, loin d'être une sèche algébrisation du réel, révèle à l'historien éclairé des doutes subtils qu'une lecture trop rapide ou trop conforme aux canons historiques aurait négligés (Bernard Bru, p. 3). Ce doute est à rapprocher des vertus du philosophe décrites dans la première partie, vertus qui incluent, selon Diderot cette fois, l'art de la divulgation.

L'intérêt pour les modes de diffusion du savoir, et en particulier les périodiques du dix-huitième siècle a été au cœur de bien des travaux d'Anne-Marie Chouillet, comme en témoignent les notices de journalistes, fruits des recherches des “ dominicaux ” (Madeleine Favre, p.). Ce “ rêve du collectif ” dont Jean Sgard a parlé ailleurs, a motivé bien de jeunes

et de moins jeunes chercheurs qui se sont assis autour de la grande table du 7, route de la Reine. Ces travaux “ de groupe ” ont permis de décrire et de définir plus précisément ce que devient un *journal* ou une *gazette* sous l’Ancien Régime, et partant, la nature de cet écrit public et périodique (Jean Sgard, p. 461). L’étude des dictionnaires montre combien la question de l’identité des journalistes ou auteurs d’articles est complexe à traiter et que, par exemple, les liens entre *Dictionnaire de Trévoux* et *Mémoires de Trévoux* ne sont pas aussi explicites qu’il y paraît (Christian Albertan, p. 469).

Cet ouvrage traite donc de la réorganisation des liens entre savoirs mais également entre savoir et pouvoir, par exemple sous la forme des pactes de lecture historique du règne de Frédéric II (Paul H. Meyer). La liberté, comme mode d’action du savoir sur le pouvoir, puisque d’après Voltaire, “ Si l’homme a des tyrans, il doit les détrôner ”, se formalise *via* les discours maintes fois réinterprétés de Voltaire, Diderot et Rousseau (John Pappas, p. 297)

Chez d’Holbach et Diderot, le combat idéologique attaque les termes mêmes de la théologie et permet de définir une immortalité matérialiste, tel l’olivier que l’homme plante pour ses enfants, immortalité construite à laquelle l’abbé Bergier répond par une critique du salut élitiste (Hisayasu Nakagawa, p. 339). Le janséniste Chaumeix, lui, lit l’*Encyclopédie* comme une entreprise lockienne et fait d’Helvétius l’héritier de ces principes impies, contribuant à définir par contre-coup ce que D’Alembert appelle une “ métaphysique raisonnable ” (Sylviane Albertan p. 347).

Déterminer avec exactitude le cadre et le contenu de l’enseignement reçu par D’Alembert pendant ses années au collège Mazarin, puis ses années de droit, permet de discuter la nature de l’influence janséniste et la circulation des savoirs mathématiques au début du XVIII^e siècle en France (Blake Hanna, p. 37). En effet, les mathématiques occupent à partir du milieu du siècle une place nouvelle dans la hiérarchie des savoirs et dans les projets éducatifs, non seulement l’algèbre “ dont le mot n’effraie plus que les idiots ”, mais aussi le physico-mathématique et la mathématique sociale (Robert Grandroute, p. 47). Il ne s’agit évidemment pas d’une science nouvelle et triomphante, mais d’une co-existence de pratiques mathématiques issues de diverses traditions, s’infiltrant désormais au-delà de leurs frontières classiques. L’ouvrage du Chevalier de Vivens, gentilhomme bordelais, montre qu’autour de 1750 une métaphysique du mouvement ne s’oppose pas nécessairement aux

mathématiques des “ illustres géomètres ”, Clairaut, Euler et D’Alembert (Michel Paty, p. 59). La périodisation d'une crise conceptuelle, celle de la définition d'un "fluide" par exemple, doit prendre en compte à la fois les références polémiqueS d'un texte et son évolution dans le temps (Alain Coste et Marc Massot, p.). L'interprétation des "disputes de mots [...] indignes d'occuper les philosophes" doit se faire avec précaution, pour ne pas déplacer de façon anachronique le débat, tant il est vrai que si "le temps qu'on donne à l'étude des mots est autant de perdu à l'étude des choses", les modalités d'application d'une langue bien faite et bien entendue sont le propre du travail scientifique des académiciens (Jérôme Viard, p.). Condorcet contribue ainsi grandement à redéfinir le sens du mot "analyse" dans ce lieu privilégié qu'est l'Académie royale des sciences de Paris (Christian Gilain, p.). C'est dans ce laboratoire que se formalisent les articulations entre phénomènes et principes, comme les "cordes vibrantes" ou l'homme-clavecin" (Alain Cernuschi, p.). Toutes les cordes résonnent ici : celles de la musique, des mots, des renvois de l'*Encyclopédie*, des mémoires de l'Académie, mais aussi du plaisir rationnel.

Ce plaisir est celui de Diderot, *homme sensible*, homme de déambulation dans les campagnes de France, suivant la feuille d’arbre qui vient troubler le cristal d’une rivière dans un paysage domestiqué tel que l’illustrent les planches de l’*Encyclopédie* et les peintres, puis posant dans le même mouvement la définition même du plaisir offert par la nature et ses sensations contrastées (Madeleine Pinault Sorensen, p. 213). Diderot naturaliste est aussi l’auteur d’articles courts et néanmoins pertinents, voire percutants sur ce que nommer veut dire, ainsi parmi tant d’autres, de l’ “ Abaremo-Temo ”, à propos duquel le lecteur de l’*Encyclopédie* devra se contenter d’un “ Voilà toujours son nom ” (Marie Leca-Tsiomis, p. 229). Des arbres, fussent-ils abari ou baobab, aux mots, la relation ne peut tenir qu’à un fil et tout l’art ironique de Diderot se situe dans ce dit sur le non-dit. A ce point de la lecture, il serait possible de généraliser en affirmant que cet ouvrage parle d’arbres, de mots et d’ironie.

Le voyageur a ainsi le choix, à la fin de la première partie, soit de remonter dans les racines du baobab et du langage, pour cheminer dans la première partie à travers l’arbre de la connaissance, soit de glaner, en traversant les dernières parties, diverses variations singulières de ce que nommer, citer, ou interpréter veut dire :

La première partie donne en effet des descriptions croisées de l'emprise possible de la pensée philosophique et mathématique sur la connaissance. Il n'est pas étonnant de trouver dans ce recueil une réflexion à plusieurs voix sur l' " art " de philosopher, recherche du bon point de vue ou des bons outils de description. Que cet art suppose l'habileté manuelle de qui peut saisir la déesse *Occasio* par la face improbable et néanmoins *ad hoc* conduit à corrélérer la liberté du philosophe à un nécessaire scepticisme anti-métaphysique (Véronique Le Ru p. 163). Ce savoir-chercher la vérité est en effet un art du doute qui questionne la fonction même du philosophe, " joueur de flûte " parfois, propagateur de lumières en principe, ayant pour horizon d'être " celui qui sait s'arrêter juste " (Colas Duflo p.153). Ce divulgateur de secrets utiles au bien public se doit de manier la transgression avec prudence, de poser les normes de l'insolence et de l'irrévérence (Lucette Pérol, p. 173). Mais le doute et la prudence ne sont pas de mise dans la sphère privée, chez les d'Holbach ou dans les lettres à Sophie, car la confiance réciproque permet de décliner toutes les formes du ris et du savoir rire (Philip Stewart, p. 203).

La seconde et la troisième partie donnent plusieurs illustrations originales des formes que prennent les transferts de connaissances au dix-huitième siècle : l' " imitation ", entre l'art décrié de la copie ou du plagiat et l'impossible reproduction de la multiplicité du réel, se doit d'inventer une composition dont la nouveauté réside dans l'agencement autrement signifiant d'éléments existants et la transposition de sensations (Annie Becq, p. 365). La genèse des articles de l'*Encyclopédie* à partir de la *Cyclopaedia* de Chambers que permet le *Prospectus* de 1745 citant quatre articles ayant servi de " modèle ", donne un aperçu du mode de constitution matérielle et intellectuelle du texte stratifié du *Dictionnaire*. (Yoichi Sumi, p. 389) Les transferts s'opèrent entre disciplines, entre textes, mais aussi entre traditions : ainsi, l'histoire se ramifie dans l'*Encyclopédie*, occupant un article sur dix, à partir d'une nouvelle conception du progrès, qui est loin de s'exprimer d'une seule voix. (Olga Penke, p. 355), Multiples sont les sources de l'*Encyclopédie* et multiples sont les lectures. Celle de Charles Bonnet renseigne à la fois sur les Lumières suisses et la genèse de l'*Encyclopédie méthodique* (Clorinda Donato, p. 401).

Mais l'art ne saurait aller sans discernement, ni une déambulation dans le savoir sans se heurter à la difficile question de choisir de suivre, à la même heure, un cours de mathématiques ou un cours de théologie (Laurent Loty, p. 11). Le néophyte ainsi éclairé par

le prix de l'Académie de Berlin au milieu du siècle saura donc en quoi les relations entre grandeurs peuvent concourir à une décision morale, et, mieux encore, ayant élucidé les enjeux sous-jacents articulant " optimisme " sous ses diverses formes post-leibniziennes et ses explicitations mathématiques, il retrouvera l'humour d'Anne-Marie qui n'aurait pas manqué de dire que tout ce que prouve cette dissertation est que son auteur n'avait précisément pas assez suivi de cours de mathématiques... On pourra faire ici un clin d'œil à l'article qu'Anne-Marie Chouillet a consacré à l'utilisation de l'anecdote fantasmée mettant aux prises le philosophe Diderot et le mathématicien Euler (voir bibliographie, p.)

Que le voyageur ait préféré commencer sa navigation dans les *Mélanges* par le règne de l'ironie diderotienne ou qu'il ait débuté sa visite par les contrées mieux balisées du vrai et du beau, des mathématiques et de l'esthétique, de la philosophie et de la Nature mathématisée, il peut maintenant prendre un peu de recul. Il pourra ainsi discerner dans ce qui précède une réflexion critique sur ce que les textes disent, ou mieux encore sur ce qu'ils avouent lorsqu'ils sont mis en regard avec d'autres textes. Une illustration lui sera donnée par le fait qu'un tel corpus de textes en dialogue permet de faire sortir de l'ombre non seulement des savants peu connus, mais surtout des informations sur les modalités de l'activité scientifique de D'Alembert, Condorcet ou Lagrange révélées par la correspondance de Carraciolo, Keralio ou Frisi (Pierre Crépel, p. 127). De la même façon, la correspondance autour de Diderot et Helvétius permet de définir leurs rapports comme une amitié distante, même si rien n'indique qu'ils aient été eux-mêmes en correspondance (David Smith, p. 329), L'analyse du contexte épistolaire et l'histoire des textes, l'un et l'autre chers à Anne-Marie Chouillet, constituent une forme de contrepoint à l'analyse interne : ainsi, parmi les cousinages fondateurs du *Neveu de Rameau* peut-on classer non seulement l'*Indigent philosophe* de Marivaux, mais aussi le *comédien ambulante* de Goldsmith (Angus Martin, p. 483). Le genou de *Jacques*, quant à lui, renvoie à l'aine de l'oncle Toby chez Sterne ou à une marquise de Marivaux, dans un jeu de miroir romanesque où s'entrelacent, plus spécifiquement chez Diderot, les fils déconcertants de l'intrigue vibrant au rythme d'un dialogue de séduction avec le lecteur (Walter Rex, p. 495).

Le propre des ramifications étant de s'entrelacer, et des enquêtes de trouver l'indice qui permet de nouer les fils du raisonnement, nous terminerons par une invite à lire comment la théorie policière de La Mare est entrée dans le code de lois de Catherine II, via Boucher

d'Argis, ou comment une confusion entre parc et pavé peut faire le bonheur de l'historien
(Nadedja Plavinskaia, p. 583).

Irène Passeron